

2018

L'amazighe à l'épreuve de la traduction : le cas de la nouvelle « Le signe » de Guy De Maupassant.

Chadia DERKAOUI

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université Ibn Zohr, Agadir, Maroc, c.derkaoui@uiz.ac.ma

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.aaru.edu.jo/dirassat>

 Part of the [Language Interpretation and Translation Commons](#), and the [Linguistics Commons](#)

Recommended Citation

DERKAOUI, Chadia (2018) "L'amazighe à l'épreuve de la traduction : le cas de la nouvelle « Le signe » de Guy De Maupassant.," *Dirassat*. Vol. 20 : No. 21 , Article 6.

Available at: <https://digitalcommons.aaru.edu.jo/dirassat/vol20/iss21/6>

This Article is brought to you for free and open access by Arab Journals Platform. It has been accepted for inclusion in *Dirassat* by an authorized editor. The journal is hosted on [Digital Commons](#), an Elsevier platform. For more information, please contact rakan@aarj.edu.jo, marah@aarj.edu.jo, u.murad@aarj.edu.jo.

L'amazighe à l'épreuve de la traduction : le cas de la nouvelle « Le signe » de Guy De Maupassant.

Chadia DERKAOUI

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines-Agadir
c.derkaoui@uiz.ac.ma

Il est question, dans cet article, de soumettre la langue amazighe, de tradition orale, passée récemment à l'écriture à l'épreuve de la confrontation à la langue française, à travers la traduction de la nouvelle « *le signe* » de Maupassant. On se rend compte que la traduction devient une gageure, tant les univers sont contrastés, éloignés génétiquement, géographiquement et culturellement. Mais c'est dans la confrontation avec les autres langues/cultures et par le truchement de la traduction qu'une langue amazighe écrite et littéraire peut se construire, se consolider et évoluer.

Si la traduction dévoile toutes les lacunes et apories de l'amazighe (oralité, déficit lexical, conceptuel, esthétique), elle nous fait aussi prendre conscience de toutes ses potentialités. Dans notre tentative de traduction, nous avons tenu compte de toutes ces difficultés, des spécificités du système de chaque langue et de la spécificité de la traduction littéraire. En effet, si une traduction technique, pragmatique exige une bonne connaissance de la langue et de bons outils de travail (dictionnaires), la traduction littéraire quant à elle, ne se limite pas à une bonne maîtrise de la langue et à l'usage des dictionnaires. Dans un texte littéraire, au-delà des mots, au-delà du sens, il ya le style de l'auteur, ou comme dirait H. Meschonnic « *un autre sens moins apparent, et qui seul crée en nous l'impression esthétique voulue par le poète* ».

Nous avons donc fait des choix et usé de certains procédés linguistiques parce que la traduction, sans être de la linguistique appliquée, n'est pas étrangère à la linguistique. Mais elle est aussi une affaire de littérature, donc d'esthétique et de poétique ; au-delà du mot et du sens, il y a le style de l'auteur. Enfin, derrière les mots se cache la culture, car en matière de traduction littéraire c'est de langue-culture qu'il s'agit. La traduction n'est

donc plus une médiation entre langues différentes, c'est un véhicule de savoir entre les cultures.

Dans notre méthodologie de travail, Nous avons pris le pari de la lettre qui n'est pas synonyme de traduction littérale mais qui consiste à prendre en considération tous les éléments formels (lexique, structures syntaxiques, style) mis en œuvre dans la langue source pour la construction du sens, méthodologie qui s'avère utile voire nécessaire dans le cas d'une langue littéraire en construction comme le cas de l'amazighe. on prend en considération la forme de la langue source, en considérant que tous les éléments formels (lexique, structures syntaxiques, ponctuation, stylè...) sont importants et participent à la construction du sens. Et comme il s'agit, dans notre cas, d'une langue en construction, cette mise à l'épreuve de la traduction pousse la langue à se surpasser parfois et à trouver des solutions aux apories accumulées durant des siècles d'oralité. Il s'agit en quelque sorte d'accueillir le texte étranger et de le nourrir de ses propres ressources sans chercher ni l'adaptation ni l'homogénéisation pour répondre à une quelconque attente du lecteur.

Dans la confrontation de ces deux langues-cultures, nous avons à faire face à plusieurs types de problèmes, linguistiques, stylistiques, culturels. Mais, dans cet article, nous allons nous contenter de présenter quelques problèmes linguistiques et plus précisément lexicaux auxquels on a été confrontée et les procédés utilisés comme solutions à ces problèmes.

Extrait :

« La petite marquise de Renneçon dormait encore, dans sa chambre close et parfumée, dans son grand lit doux et bas, dans ses draps de batiste légère, fine comme une dentelle, caressants comme un baiser; elle dormait seule, tranquille, de l'heureux et profond sommeil des divorcées ».

Des voix la réveillèrent qui parlaient vivement dans le petit salon bleu. Elle reconnut son amie chère, la petite baronne de Grangerie, se disputant pour entrer avec la femme de chambre qui défendait la porte de sa maîtresse.

Alors la petite marquise se leva, tira les verrous, tourna la serrure, souleva la portière et montra sa tête, rien que sa tête blonde, cachée sous un nuage de cheveux.

Traduction de l'extrait :

təṭṭas ukan sul tmarkizt v tmsrit ns tamajjant iqqnn, v ussu nns amqran, ilgg^wavn igan amadraw, v waddal nns n tiftst fssusn, ifawn lli stt ithllaln zund tamahact ; tgn wahdat iḍs n tadgalin immrn ihnnan.

Tssnkr tt id kra n tazit tkkad apanu amzyan azgzaw. Tukz nn awal n tmddak^wlt nns talbarunt ar ṭṭzi d txddamt lli stt ur yujjin ad nn fillas tkcm. Tnkr nit ilmma tmarkizt tamcumt, tldi assad, tbrmm tasarut, trzm tifliwt, tssagg^wnn agayyu nns, yat tgayyut tazorit ipban s wazzar.

L'amazighe, comme on l'a déjà dit, confiné pendant longtemps dans l'oralité, souffre d'un véritable déficit lexical. Selon A. Barakate (2010, p.45) « *l'amazighe est complètement déphasé par rapport à l'évolution de la réalité ; cette situation, déjà bien visible dans la langue de tous les jours, est flagrante dans les domaines de spécialité comme le montre le déficit lexical en matière d'expression de l'abstraction et de désignation des nouveautés scientifiques et techniques* ». Pour trouver des solutions à ce problème, certains procédés linguistiques sont mis en œuvre, comme l'emprunt, l'élargissement sémantique, le calque, la néologie... Nous allons essayer dans ce qui va suivre de prendre départ d'un petit corpus concernant certaines classes grammaticales comme les substantifs, les verbes ou les adjectifs, présenter les différentes possibilités que nous offre l'amazighe et justifier notre choix.

Classe des substantifs :

- chambre : apanu, tamsrit, lbit
- son lit : lkatri ns, ussu ns, namusiya ns, tisi ns
- la porte : tifliwt, taggurt, lbab
- la tête : agayyu, ix, aqlal
- les cheveux : c3r, azzar
- drap : addal, lizar
- fenêtre : acrjm, asatm
- la femme de chambre : tawaya, taxddamt, tamswurrit
- la marquise « tamarkizt »
- la baronne « tabarunt »
- la petite : tamzzant, tamcumt
- baiser : tamahact, tassudmt
- les divorcées : timdwal, tadgalin
- voix : awal, agrd

Classe des adjectifs :

- petite : tamazznt, tamcumt
- close : tamaqqant
- parfumée : tamajjant
- profond : amadraw
- blonde : taz3rit
- grand : amqran, axatar

Classe des verbes :

- dormir : gn, tts
- réveiller : ssnkr
- parler : sawl
- reconnaître : akz
- se disputer : ttzi
- entrer : kcm
- se lever : nkr
- tirer : ldi
- tourner : brrm
- soulever : all

Ce petit corpus nous permettra d'évoquer les différents procédés linguistiques utilisés (l'équivalence, l'emprunt, le calque, la néologie), non pas pour produire le même mais seulement le « semblable » comme dirait Ricoeur parce que l'équivalence parfaite et totale entre deux langues n'existe pas comme d'ailleurs la synonymie totale à l'intérieur d'une même langue n'existe pas. Il s'agit, comme le disent Bataglia et Tamine (2010, P. 65) « de détecter le sens d'un mot et d'un mot dans le contexte, empli de toute l'ambiguïté dont l'a chargé le scripteur (...). L'extension des signifiés nous permet d'inclure les nouveaux sens dont nous avons besoin dans des mots qui existent déjà. Le flou sémantique qui en résulte la dilatation de sens et la multiplication des signifiés compliquent énormément la tâche du traducteur », parce que le mot n'est plus le mot du dictionnaire dans sa neutralité mais un mot chargé de la subjectivité et de l'esprit de l'auteur. Dans ce travail, on a essayé de privilégier la fidélité mais quand on se retrouve dans l'incapacité de trouver des équivalents, on a recours à tous les autres procédés qui participent à l'enrichissement du lexique comme l'emprunt et la néologie et parfois même à la périphrase pour donner une explication et essayer de rapprocher le plus possible le sens d'une réalité qui échappe à la langue cible.

1- Equivalence

Dans cet essai de traduction, on a le souci de respecter le plus possible le texte source d'où le choix de privilégier la fidélité quand l'équivalence est possible et elle l'est parfois aussi bien au niveau du mot que de la structure sans aucun sacrifice ni du sens ni de la formulation.

Si on prend par exemple la classe des verbes, nous avons trois cas de figures :

- L'équivalent ou les équivalents existent dans la langue cible : c'est le cas de : soulever : « all ; ldi » ; tourner « brrm » ; se lever « nkr » ; dormir « gn, tts »...

- L'équivalent existe mais ne convient pas dans le contexte d'où le choix d'un autre verbe qui véhicule mieux le sens. C'est le cas des verbes : « montrer » dans l'exemple « ...et montra sa tête » dont l'équivalent concret est « ml » mais ne fonctionne pas correctement dans ce contexte « tml ix f ns » d'où le choix du verbe « ssag^w/faire sortir » ; « tssag^wnn ix f ns ou agayyu ns... » qui correspondrait mieux à montrer la tête à travers la porte. Nous avons également le verbe « embrasser », « elle entra, elles s'embrassèrent » dont l'équivalent est « ssudn » donc la réciprocité nous donnera « msudun » mais ce verbe véhicule une nuance d'intimité, ou « mapac » qui est plus utilisé avec les enfants et implique un registre de langue familier, alors nous avons opté pour le verbe « sllm » plus neutre qui est l'équivalent plutôt du verbe « saluer » « tkcmd, nsallamnt ».

- Le cas du verbe dérivé comme « se coucher/ se recoucher », cette formation par dérivation n'existe pas en amazighe. Le verbe est remplacé par deux verbes « tgn/ twrri tgn », « elle retourna se coucher ».

Concernant le lexique, nous avons aussi plusieurs cas de figure :

- les mots français ont leurs correspondants, il s'agit généralement de mots concrets, des mots de la vie quotidienne : divorcées : tadgalin ; fenêtre : acryjm ou asatm ; voix : agrd ou par extension awal ; femmes : timvarin ; larmes : imttawn ; les yeux : alln ; les hommes : irgazn ; cœur : ul...

- On est appelé parfois à faire un choix entre deux synonymes amazighes, la synonymie totale et parfaite n'existe pas, on le sait bien. C'est le cas entre « apanu » et « tamsrit », pour la simple raison que « apanu » est plus neutre alors que « tamsrit » est chargée sémantiquement et a un statut privilégié dans la maison amazighe traditionnelle, de ce fait, il correspondrait mieux à la classe sociale de la marquise et à la chambre à

coucher d'une marquise. Il faut dire que le choix de l'un ou l'autre synonyme relève parfois de la subjectivité du traducteur.

- Il est à noter aussi la possible concurrence des mots empruntés à la langue arabe. Il faut dire que, pendant longtemps, l'emprunt lexical est quasiment le seul moyen pour l'amazighe de répondre aux énormes besoins en moyens lexicaux à la langue arabe en ce qui concerne surtout le domaine religieux et au français en ce qui concerne les domaines technique et scientifique. Cette facilité d'emprunter a pour conséquence une véritable paresse du locuteur natif qui use de l'emprunt par facilité même pour un lexique de base. C'est le cas par exemple des emprunts suivant : c3r, lbab, lbit...utilisés fréquemment alors que le mot amazighe existe et il est bien vivant. Donc, nous avons opté pour le correspondant amazighe quand c'est possible dans notre traduction : « tamsrit » ou « ahanu » au lieu de « lbit », « tifliwt » ou « taggurt » au lieu de « lbab », « azzar » au lieu de « c3r »...

2- L'emprunt

Il nous arrive, on l'a vu plus haut, de faire appel à l'emprunt bien évidemment quand cela est nécessaire. On parle de deux types d'emprunt : l'emprunt interne qui consiste principalement dans la restauration et la redynamisation des archaïsmes. Le rôle des médias est fondamental à ce niveau. Boumalk (1996) avance que « *les unités sorties de l'usage actuel sont fréquemment utilisées* ». Mais c'est surtout au deuxième type, l'emprunt externe, que nous avons fait appel dans la traduction. C'est un procédé qui nous permet soit d'emprunter le mot tel qu'il est dans sa langue d'origine (emprunt non adapté), soit de l'emprunter en le soumettant aux caractéristiques formelles (structures morphologiques et syntaxiques) de la langue cible (emprunt adapté).

L'emprunt privilégié se fait en premier lieu aux autres dialectes amazighes quand c'est possible ; il s'agit de l'emprunt interdialectal. C'est le cas, dans notre extrait, de l'adjectif « petite », qui ne renvoie pas au sens concret « tamazzant » (âge, taille), ni à un sens affectif positif. Au fait, il véhicule un sens péjoratif sous la plume de Maupassant. Etant dans l'incapacité de trouver un équivalent convenable dans le dialecte tachelhit : tamazzant=petite; ur i3dila = prostituée. Dans les deux cas, ces sens concrets ne conviennent pas. C'est ainsi qu'on a opté pour « tamcumt », emprunté au dialecte tamazighte et qui reflète mieux cet aspect péjoratif (mœurs légères) qui est véhiculé par « petite » mais qui ne l'est pas par « tamzzant ».

On a emprunté également à la langue du texte source, ici le français, quand il s'agit d'une réalité extralinguistique étrangère à la langue cible, le cas par

exemple, des titres de noblesse : la marquise : « tamarkizt » ; la baronne : « tabarunt », les deux emprunts sont marqués par la morphologie de la langue amazighe (la marque du féminin).

On a emprunté aussi à la langue arabe, c'est le cas de femme de chambre, on a opté pour « taxddamt » et non le néologisme « tamswurrit » qui correspond plutôt à ouvrière ou « tawayya » qui ne convient pas à cause de la référence culturelle à l'esclavage, cela peut donc avoir une connotation péjorative, l'emprunt « taxddamt », veut dire littéralement une personne qui travaille et perçoit un salaire. Il est bien intégré et respecte la morphologie de l'Amazighe même s'il n'est pas très satisfaisant parce qu'il ne reflète pas le lien affectif que véhicule le mot femme de chambre (qui peut être une confidente) par opposition à femme de ménage qui est plus neutre. Mais le mot « domestique » a été utilisé à propos de la même femme de chambre à un autre moment du texte.

3- Le calque

Parfois, on est amenée à utiliser ce qu'on appelle le calque. Il s'agit au fait de copier la structure étrangère et de la restituer telle quelle dans la langue cible. C'est le cas par exemple du syntagme « lunette de théâtre » traduite par « tismaqqalin n umzgun », la structure syntaxique du syntagme a été respectée : SN + SNP (complément déterminatif), cette structure n'est pas étrangère à la langue amazighe, le problème ici n'est donc pas syntaxique mais culturel. Pour pouvoir comprendre ce syntagme, il faut être familier avec le théâtre et la culture de l'autre. C'est une note étrangère dans la langue réceptrice. Au fait ce syntagme est composé de l'association de deux néologismes : « amzgun » est un néologisme qu'on trouve aujourd'hui dans les rares dictionnaires amazighes, les manuels scolaires et accepté par la communauté linguistique et « tismmaqalin » formé par dérivation à partir d'une racine existante. Le verbe « smaql » existe et par dérivation, le substantif « tismmaqalin » est créé pour nommer l'objet qui permet de voir à savoir les lunettes. Nous empruntons parfois aux dictionnaires comme le dictionnaire de Chafiq, le lexique scolaire ou le lexique des médias de l'IRCAM, l'institution ayant la légitimité par rapport à la créativité afin d'éviter l'anarchie individuelle.

On aurait pu utiliser ce procédé du calque aussi pour la traduction du syntagme « chambre à coucher » qui nous donnera « apanu n tguni », on dit bien en arabe marocain « bit noas », et ici le problème de la culture ne se pose pas, le sens est transparent, mais on a privilégié « tamsrit » qui évoque une certaine classe sociale.

4- La néologie et la formation de l'adjectif

La néologie est le moyen par excellence de l'enrichissement lexical des langues. On peut évoquer à la suite d'A. Barakate (2010) et Guibert (1975) trois types de néologie : la néologie dénominative qui résulte de la nécessité de nommer les objets, la néologie stylistique qui relève de la création poétique et la néologie de langue qui permet de produire des créations lexicales dans le respect total des règles morphosyntaxiques. On va se limiter ici au troisième type appelée aussi néologie « syntagmatique » et plus précisément la néologie qui consiste à construire des mots nouveaux en usant de procédés formels comme la dérivation et la composition, et ce à partir d'une base existante dans la langue. Ces procédés nous offre d'énormes possibilités quant à la formation de mots nouveaux. Et dans cet extrait, nous l'avons beaucoup utilisé dans la création des adjectifs à partir des bases verbales, aussi bien les verbes d'état que les verbes opérateurs :

- jju (sentir bon) = amajjan
- qqn (fermer)= amaqqan
- dru (être profond) = amadraw
- mzy (être petit) : tamazzant
- mvur (être grand): amqran

Il faut rappeler que cette classe de l'adjectif en amazighe continue à susciter des controverses dans le milieu des linguistes amazighophones puisque certains continuent à parler plutôt de noms de qualité comme une sous-classe du nom en refusant de lui accorder le statut d'une classe à part entière. Convaincue du contraire, il est essentiel d'insister sur l'importance du rôle de cette classe dans les langues et donc l'utilité, voire le devoir et la nécessité de sa redynamisation.

Dans la confrontation des deux langues, et du fait de l'emploi excessif des adjectifs dans cette nouvelle, on voit très bien comment cette classe souffre d'une carence inégalée par rapport aux autres classes lexicales. En effet, elle est concurrencée par le complément de nom et la construction participiale ainsi que la relative en tant qu'épithète et par les verbes d'état en tant qu'attribut ce qui laisse croire qu'on peut se passer de l'adjectif.

Ali Barakate, dans sa thèse, relève et insiste sur le rôle et l'utilité de cette classe qu'il faut aménager. *« si les adjectifs participent à l'acte de référence en attribuant un contenu descriptif en termes de propriétés particulières à un objet ou à un individu, si les adjectifs participent à l'enrichissement de la description de l'univers référentiel, et si les adjectifs constituent un élément de base pour l'identification de la réalité des objets que sont les référents noyaux du discours, ils sont indéniablement des primitifs de la sémantique référentielle qui sont d'une grande utilité dans la langue et méritent de ce fait un travail d'aménagement et d'enrichissement »*(2010, p.203).

C'est pour ces différentes raisons que nous avons opté pour la formation des adjectifs à partir de la racine verbale : qqn= amaqqan ; jju = amajjan ; dru= amadraw...au lieu du participe qui vient spontanément à l'esprit (iqqnn, ijjan, idran). C'est une manière de participer à l'enrichissement de la langue et à son aménagement. Etre du côté de la langue réceptrice uniquement, on se serait contenté d'utiliser le participe ou la relative avec l'objectif de transmettre le sens uniquement (exemples : v tmsrit ns ijjan, iqqn, v ussu ns imqqurn, illggavn, idran...) Mais sans l'utilisation de l'adjectif par exemple dans ce passage, on aura sacrifié des éléments formels qui participent à la construction de ce sens. L'adjectif joue un rôle important dans la description et dans le style de Maupassant. La classe adjectivale est le lieu privilégiée de la subjectivité de l'auteur, c'est ce que Jakobson appelait la fonction émotive. Victor Hugo qualifiait l'adjectif de « la graisse du style ». G. De Maupassant, comme les romanciers réalistes du 19^{ème} siècle accorde une importance considérable à la description. La description ne permet pas seulement de planter le décor mais d'établir, comme c'est le cas ici, un lien analogique entre le lieu et le personnage, ici, la chambre à coucher et la marquise. La description des éléments qui se trouvent dans cette chambre à coucher : le lit, les draps par l'utilisation d'une succession d'adjectifs qualificatifs: parfumée, doux...reflète ou plutôt renforce les caractéristiques de la classe sociale à laquelle appartient le personnage, puisque nous savons déjà dès le départ qu'il s'agit d'une marquise. Tous les indices linguistiques sont importants ici : la succession des verbes, la succession des adjectifs et leur place (antéposition ou postposition par rapport aux noms qu'ils qualifient), le passage de l'imparfait au passé simple, les images...et participent à la construction du sens et du style de Maupassant ; le pari c'est d'essayer de les restituer dans la langue cible selon les possibilités que cette langue nous offre.

Concernant l'adjectif, nous avons opté finalement pour un juste équilibre entre la redynamisation de la classe de l'adjectif, en bousculant les habitudes de la langue, c'est la part de l'étranger, et le participe en la confortant dans ses habitudes, et c'est la part du familier. Ceci dit, il faut dire que la création n'est pas quelque chose de subjectif. Il faut éviter la néologie sauvage en essayant de respecter le processus morphologique de la formation de cette classe, le schème le plus fréquent et le plus utilisé dans cette traduction est am...ac(c=consonne) à partir d'une base verbale. Rien n'empêche par la suite d'étoffer cette classe de l'adjectif et de l'enrichir par la formation d'adjectifs relationnels à partir d'une base nominale ; ce type d'adjectifs n'est pas très fréquent dans la langue amazighe et on passe souvent par l'emprunt à la langue arabe (watan=awatani). A. Barakate, dans sa thèse (p.229) donne toute une liste possible qui serait utile comme réponse aux besoins actuels de la langue :

adad/ amadad (doigt/digital) ; adar/amadar (pied/pédestre) ; akal/amakal (terre/terrestre) ; aman/anaman (eau/aquatique)... Ces adjectifs et d'autres sont non seulement utiles mais nécessaires pour répondre aux besoins de la langue amazighe moderne.

5- Le cas du sens dénoté et du sens connoté

En analysant le lexique à la recherche des équivalences, on est confrontée parfois au problème de la connotation. La connotation se définit comme l'ensemble des significations secondes qui se rajoutent au sens premier d'un terme. Ces connotations peuvent être considérées comme le lieu de la subjectivité de l'auteur. Selon B. Buffart Moret (2009, p.75) : « la connotation est marque de subjectivité en ce qu'elle révèle la présence d'un locuteur et en manifeste les particularités ». Bloomfield les définit comme des « valeurs supplémentaires ». La dénotation est donc la signification première, la signification de base et la connotation la valeur particulière qui se rajoute au sens premier. Cette signification seconde est déterminée par le contexte ou par la subjectivité de l'auteur. C'est le cas, dans notre extrait, de l'adjectif « petite », qui ne renvoie pas au sens concret « tamazzant » (âge, taille). Dans la bouche de Maupassant, ce mot acquiert un sens particulier, un sens plutôt péjoratif, et on sait combien la bourgeoisie est au centre de la critique de Maupassant qu'il considère comme l'un des abcès de la société contemporaine. C'est ainsi qu'on a opté pour « tamcumt », emprunté au dialecte tamazighite et qui reflète mieux cet aspect péjoratif (mœurs légères) qui n'est pas véhiculé par « tamzzant ». Pour pouvoir traduire, il faut être capable de saisir les nuances. Traduire, c'est d'abord comprendre le texte d'origine, l'interpréter pour pouvoir le formuler dans l'autre langue. Selon Bataglia et Tamine (2010, p.61) dans « *traduire la poésie du mot au texte* », le traducteur « *part d'un texte source et cherche à en donner l'équivalent le plus fidèle selon les normes de son propre temps, de son milieu, de son public, mais sa marge de manœuvre est limitée par les termes, par leur sens, par le niveau et le registre de langue auxquels ils appartiennent* »

La traduction de cette nouvelle nous a permis de découvrir les potentialités de notre propre langue et ses ressources « laissées en jachère », comme dirait Ricoeur. Elle nous a poussée, parfois, à bousculer la langue dans ses structures lexicale, syntaxique et stylistique. C'est le cas par exemple de l'usage excessif de l'adjectif dans les descriptions de Maupassant, on ne peut pas procéder à l'entropie et faire l'impasse sur cette classe grammaticale qui soulève encore des controverses au milieu des linguistes amazighphones. Mais c'est l'occasion d'appeler à sa réhabilitation et sa redynamisation et insister sur le rôle et l'utilité de cette classe qu'il faut aménager à la lumière des nécessités de la communication et des exigences de l'écrit. C'est donc tout un travail qui se fait sur la langue cible, surtout

quand celle-ci est encore en voie de standardisation et n'a pas encore assez de cumul, de capitalisation, de stratification par les œuvres de création au niveau de la littérature écrite comme l'amazighe.

Cette expérience de la traduction est incroyablement instructive non seulement par l'idée de la confrontation des textes mais des effets de langue à langue, de culture à culture ; tout change et le premier texte à traduire et le second texte de l'aboutissement de l'opération de traduction. Celui-ci voit le jour comme une histoire de mutation et de renouvellement de la langue cible dans ce qui la fait et dans ce qui la refait.

Bibliographie

- Barakate A. 2010, *Propriétés morphologiques et potentialités néologiques de l'Amazighe*, éd. IRCAM, Rabat.
- Bataglia A. et Tamine J. 2010, « traduire la poésie, du mot au texte », *Synergie*, Italie, n°6.
- Berman A. 1984, *l'épreuve de l'étranger*, Gallimard, Paris.
- Bonnefoy Y. 2000, *La communauté des traducteurs*, presses universitaires de Strasbourg.
- Boukous A. 2008, « *Aménagement de l'Amazighe : pour une planification stratégique* » in *Asinagn*°3, Rabat.
- Boukous A. 2012, *Revitalisation de la langue amazighe, défis, enjeux et stratégies*, éd. IRCAM, Rabat.
- Boumalk A. 1996, *Morphogenèse et dynamique lexicale en berbère (tachelhit du sud-ouest marocain)*, thèse de doctorat, INALCO, Paris.
- Boumalk A. 2008, « *Conditions de réussite d'un aménagement efficient de l'amazighe* » in *Asinagn* n°3, Rabat.
- Buffard-Moret B. 2009, *Introduction à la stylistique*, Armand Colin, Paris.
- Chafik M. 1989, 1998, 2000, *Al Moâjam alârabi al amazighi*, publications de l'académie du Royaume du Maroc, Rabat.
- Cordonnier, J.L. 1995, *Traduction et culture*, Didier, Paris.
- De Launey M. 2006, *Qu'est-ce que traduire ?* Chemins philosophiques, Paris.

- Derkaoui C. 2005 « *La traduction vers l'Amazighe : le cas des Justes de Camus* » in *la problématique de la traduction : l'épreuve du passage*, publication de l'université Ibn Zohr.
- Derkaoui C. « *La traduction : convergence, divergence* », participation au colloque international organisé par le centre de traduction de l'IRCAM à Tanger, Novembre 2005.
- Eco U. 2006, *Dire presque la même chose*, Grasset, Paris.
- Jakobson R. 1963, *Essai de linguistique générale*, éd. De minuit, Paris.
- Ladmiral R. 1994, *Traduire, théorème pour la traduction*, éd. Gallimard, Paris.
- Martinet A. 1985 *Syntaxe générale*, Armand Colin, Paris.
- Meschonnic H. 1999, *Poétique du traduire*, Verdier.
- Mounin G. 1976, *les problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard, Paris.
- Oséki-Dépré I. 1999, *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Armand Colin, Paris.